

## ACTE II

*C'est la fin du dîner. Ils sont tous les cinq assis autour de la table. Ils vont se lever successivement. Robert et Bernard commenceront à empiler les assiettes sur un plateau. Robert rassemblera les bouteilles vides qui sont des bouteilles de champagne et qui ont remplacé les bouteilles de Bordeaux pleines qui étaient au début du repas.*

*Brigitte 1 rassemble les verres, Brigitte 2 les couverts, Jacqueline commence à plier la nappe.*

ROBERT. — A l'encontre de mon camarade Confucius, je n'attendrai pas demain pour vous dire si j'ai bien dîné ! C'était parfait !

JACQUELINE. — Ah, vous trouvez, vraiment ?

BRIGITTE 2. — Ah oui, ça délicieux !

BERNARD. — Superbe ! J'ai beaucoup trop mangé !

JACQUELINE. — Ce qui prouve que quand il y en a pour trois, il y en a pour cinq !

BRIGITTE 1. — Heureusement que vous aviez compté large !

JACQUELINE. — Oui, n'est-ce pas ? Heureusement !

BERNARD. — Bon, alors on va se débarrasser de cette vaisselle le plus vite possible pour passer aux choses sérieuses !

JACQUELINE. — Aux choses sérieuses ?

BERNARD. — Eh bien ! oui, aux digestifs ! (*Il sort cuisine avec les assiettes.*)

BRIGITTE 1. — Ah ! comme digestifs, les liqueurs c'est bien !

ROBERT. — Oui ! Eh bien ! on verra quand on aura rangé tout ça ! (*Il sort également cuisine.*)

BRIGITTE 1. — Il n'y a qu'à l'entasser dans la machine !

JACQUELINE. — Si elle est là, c'est bien pour ça !

BRIGITTE 1. — Je me disais aussi qu'elle devait servir à quelque chose ! (*Elle sort également.*)

VOIX DE ROBERT. — Eh bien ! qu'est-ce que tu attends ? (*Bernard rentre.*)

BERNARD. — Finalement, je crois que c'est mon smoking qui est trop petit !

ROBERT. — Oui, moi aussi, le mien j'ai l'impression qu'il me saucissonne !

BERNARD. — C'est tout à fait ça ! Non seulement, je suis engoncé là-dedans mais en plus je crève de chaleur ! (*A Robert.*) Pas toi ?

ROBERT. — Oui, oui... on a perdu l'habitude de ces trucs-là !

BERNARD. — Oui, alors je vais aller me mettre carrément à mon aise ! Si ça ne t'ennuie pas !

JACQUELINE. — Non, pas du tout ! (*A Robert.*) Vous pouvez en faire autant si vous voulez !

ROBERT. — Oh ! je ne sais pas si je...

JACQUELINE. — Mais oui ! Mais oui ! Comme ça, vous serez prêt !

BERNARD. — Prêt à quoi ?

JACQUELINE. — Prêt à quoi ? Je ne sais pas ! Prêt pour la nuit, quoi !

BERNARD. — C'est tout à fait ce que je pense ! J'y vais ! (*Il sort 1 jardin.*)

ROBERT, à *Jacqueline*. — Si je peux vous aider à quelque chose...

JACQUELINE. — Mais non, mais non ! Allez donc vous mettre à votre aise !

ROBERT. — Bon ! Eh bien ! si vous le dites...

JACQUELINE, *péremptoire*. — Si je le dis, c'est que j'y tiens !

ROBERT. — Oui, oui, je vois ! alors j'obéis ! (*Il sort 1 cour. Brigitte 1 rentre de la cuisine.*)

BRIGITTE 1. — Voilà ! Les assiettes y sont ! Il ne manque que les verres et les couverts !

BRIGITTE 2. — Je vais les mettre !

BRIGITTE 1. — Mais non ! Mais non ! J'ai une telle habitude de tout ça !

BRIGITTE 2. — Ah ! ça sûrement !

BRIGITTE 1. — Justement ! Moins que moi ! Et puis alors mettre la machine en route et l'entendre chanter, j'adore ! C'est beau comme du Mozart !

JACQUELINE. — Eh bien ! alors, allez-y ! Moi je finis de ranger ça avec elle !

BRIGITTE 1. — Voilà ! Comme ça, chacune dans notre coin, on ne sentira pas l'effort ! (*Brigitte 1 sort cuisine.*)

BRIGITTE 2. — Vous ne voulez vraiment pas que j'aide l'aider ?

JACQUELINE. — Ah ! non, laissez-la ! J'ai déjà eu assez de mal à me contenir pendant tout le dîner pour ne pas exploser !

BRIGITTE 2. — Pour ne pas... ?

JACQUELINE. — Oui !

BRIGITTE 2. — Mais pourquoi ?

JACQUELINE. — Pourquoi ? Est-ce que vous avez déjà vu une idiote ?

BRIGITTE 2. — Une... ?

JACQUELINE. — Oui ! Je dirais même une belle idiote ! Enfin ce qui se fait de mieux dans le genre, vous voyez ?

BRIGITTE 2. — Pas très bien !

JACQUELINE. — Bon ! Alors, je vais vous aider ! Si cette idiote se trouvait nez à nez avec la maîtresse de son mari...

BRIGITTE 2. — Non, mais écoutez, il faut que je vous dise...

JACQUELINE. — Oui, c'est ça ! Dites-le ! Dites-moi l'attitude que je devrais avoir !

BRIGITTE 2. — Eh bien ! c'est-à-dire que c'est... enfin c'est très gênant !

JACQUELINE. — Quoi donc ?

BRIGITTE 2. — Eh bien, je ne m'attendais pas à ce que vous me parliez avec cette franchise...

JACQUELINE. — Oh ! ça ne sert à rien de tourner autour du pot, n'est-ce pas ?

BRIGITTE 2. — Non, non, bien sûr !

JACQUELINE. — Alors, d'après vous, comment est-ce que je devrais réagir ?

BRIGITTE 2. — C'est tellement délicat !...

JACQUELINE. — Quoi donc ?

BRIGITTE 2. — Mettez-vous à ma place !

JACQUELINE. — Mais non ! Au contraire ! C'est moi qui vous demande de vous mettre à la mienne !

BRIGITTE 2. — Oui, enfin je veux dire, c'est sûr que de toute façon je n'aurais pas dû venir !

JACQUELINE. — Qu'est-ce que ça changerait ?

BRIGITTE 2. — Eh bien ! n'est-ce pas, je ne me trouverais pas comme ça devant vous... dans cette situation... impossible !

JACQUELINE. — Eh bien ! essayez d'imaginer que ce n'est pas vous !

BRIGITTE 2. — Pas moi ?

JACQUELINE. — Oui ! Ce n'est pas vous qui seriez là si l'agence m'avait envoyé une autre femme de ménage !

BRIGITTE 2. — Une autre femme de ménage ?

JACQUELINE. — Oui ! Alors, c'est à l'autre que j'aurais posé ma question !

BRIGITTE 2. — Laquelle ?

JACQUELINE. — Eh bien ! si vous étiez moi, qu'est-ce que vous feriez vis-à-vis de la nièce de Robert ?

BRIGITTE 2. — De la nièce de Robert ?

JACQUELINE. — Ah ! oui, c'est vrai ! Vous n'êtes pas au courant ! Eh bien ! Brigitte, celle qui est là... (*elle désigne la porte de la cuisine*)... c'est sa nièce !

BRIGITTE 2. — De Robert ?

JACQUELINE. — Oui !

BRIGITTE 2. — Mais enfin, voyons, elle ne peut pas être sa nièce puisqu'elle est là...

JACQUELINE. — Ah ! oui, oui, oui ! Vous avez cru comme moi qu'elle était sa maîtresse !

BRIGITTE 2. — C'est-à-dire que...

JACQUELINE. — Mais non ! En réalité, c'est sa nièce !

BRIGITTE 2. — La femme de ménage ?

JACQUELINE. — Ah oui, ça je suis d'accord avec vous, elle en a tout à fait l'air ! Eh bien ! c'est la maîtresse de mon mari !

BRIGITTE 2. — Quoi ?

JACQUELINE. — Oui !

BRIGITTE 2. — Mais ce n'est pas possible !

JACQUELINE. — Comment, pas possible ? Il couche avec elle !

BRIGITTE 2. — Bernard ? ! Enfin, je veux dire, votre mari ? !

JACQUELINE. — Absolument, j'en ai la preuve !

BRIGITTE 2. — La preuve ? !

JACQUELINE. — Indiscutable !

BRIGITTE 2. — Ah, le salaud !

JACQUELINE. — Eh bien ! voilà ! C'est exactement la réponse que j'attendais !

BRIGITTE 2. — Ah ! oui, alors ! Me faire ça à moi !

JACQUELINE. — A vous ?

BRIGITTE 2. — Oui ! Enfin, non, à vous ! Mais comme je me suis mise à votre place... j'y suis ! Alors, je dis à moi comme si c'était vous ! Ça alors, quel salaud !

JACQUELINE. — Oui, eh bien ! c'est très gentil de participer à ce point-là, mais... calmez-vous !

BRIGITTE 2. — Ah ! me calmer, oui, oui, d'accord, mais enfin si je m'énerve c'est pour vous ! Parce qu'il nous... enfin, il vous trompe, il ne faut quand même pas l'oublier !

JACQUELINE. — Mais je ne pense qu'à ça ! Alors, qu'est-ce que vous feriez à ma place ?

BRIGITTE 2. — A mon avis, je vous parle comme si c'était moi, hein ? !

JACQUELINE. — Oui, oui !

BRIGITTE 2. — Eh bien ! faites à votre mari ce qu'il vous a fait !

JACQUELINE. — Vous voulez dire que...

BRIGITTE 2. — Oui ! Et si ça ne répare pas les dégâts, au moins ça compensera ! En vous vengeant, vous vengerez toutes les idiotes de la terre !

JACQUELINE. — C'est-à-dire que... entre nous... c'est fait !

BRIGITTE 2. — Non ? !

JACQUELINE. — Si ! Je me suis déjà vengée, par... anticipation !

BRIGITTE 2. — Ah oui ? Bon ! Alors, en effet !! Enfin, ce n'est pas parce que vous avez pris de l'avance, que votre mari ne doit pas supporter les conséquences de ce qu'il a fait !

JACQUELINE. — Oui, c'est très juste ! Ce n'est pas parce que je le trompe, que ça lui donne le droit de me tromper !

BRIGITTE 2. — Il ne manquerait plus que ça !

JACQUELINE. — Oui ! Ce serait quand même le comble ! (*Bernard entre de 1 jardin en pyjama.*)

BERNARD. — Alors, ça va comme vous voulez ? (*Brigitte 2 et Jacqueline sont tout sourire.*)

JACQUELINE. — Ah ! oui, oui, oui ! Très, très, très, très bien ! (*A Brigitte 2.*) N'est-ce pas ?

BRIGITTE 2. — Oui, oui ! Mieux, ce n'est pas possible !

BERNARD. — Eh bien ! alors, si tout baigne !

JACQUELINE. — Ça pour baigner, ça baigne ! (*S'apercevant qu'il est en pyjama.*) Ah ! mais je vois que toi aussi tu es prêt à te baigner !

BERNARD. — C'est-à-dire que... je suis nettement mieux comme ça ! C'est pas mal, non ?

JACQUELINE. — Ah oui ! Ça, tu es très bien ! Très très bien !

BERNARD. — Et puis je me sens libéré, quoi !

JACQUELINE. — Eh bien ! tu as de la chance !

BERNARD. — C'est vrai ! Après un dîner habillé, on peut se défendre un peu !

JACQUELINE. — Dans le fond, tu as raison ! Je ne vois pas pourquoi je ne me détendrais pas autant que toi !

BERNARD. — C'est ce que je dis ! C'est une soirée entre amis !

JACQUELINE, *avec un drôle d'air.* — Quasiment intime !

BERNARD. — Voilà ! Quasiment ! Alors, aucune raison de faire des manières !

JACQUELINE. — Non ! Vraiment aucune !

BERNARD, à *Brigitte 2*. — A moins que ça vous dérange ?

BRIGITTE 2. — Moi ? Oh ! non, pas du tout !

BERNARD. — Eh bien ! alors ! (*Désignant la table.*) Vous avez fini ? Tout est plié ?

JACQUELINE. — Oui ! A part les fleurs et ces chaises...

BERNARD. — Eh bien ! ce problème-là, je vais le régler tout de suite !

JACQUELINE. — Ah ! oui, celui-là tu pourras sûrement !

BERNARD. — Comment ?

JACQUELINE. — Non ! Je dis mettre un peu d'ordre ici ! Ce n'est pas compliqué !

BRIGITTE 2. — Je peux très bien le faire toute seule !

BERNARD. — Mais non, mais non ! Il n'en est pas question ! Je vais vous aider !

JACQUELINE. — C'est ça ! Aide-la ! (*Elle sort 1 jardin. Bernard la regarde sortir.*)

BERNARD. — Elle ne te paraît pas bizarre ?

BRIGITTE 2. — Mais non, mais non !

BERNARD. — Ah bon ? (*La prenant par la taille et la serrant.*) Tu sais que tu es très, très, très belle !

BRIGITTE 2, *se dégageant*. — Ah ! non, je t'en prie !

BERNARD. — Mais ne t'énerve pas ! Puisque c'est arrangé avec la femme de ménage ! On couchera dans cette chambre ! (*Il désigne la porte 2 cour.*)

BRIGITTE 2. — Tu perds ton temps !

BERNARD, *désignant son pyjama*. — Mais enfin, regarde, je ne peux pas faire mieux ! Je suis déjà presque tout nu ! Let's go to the boudoir and get off your négligée !

BRIGITTE 2, *le repoussant*. — Ah non ! Je t'en prie ! Garde ton négligé, moi je file en taxi !

BERNARD, *essayant de la rattraper et l'enlaçant*. — Enfin, tu ne vas pas faire une histoire parce que ma femme croit que tu es la femme de ménage ?

BRIGITTE 2. — Oh ! Si ce n'était que ça !

BERNARD. — Mais ce n'est pas autre chose ! (*Il l'enlace encore mais elle le repousse.*)

BRIGITTE 2. — Ah si ! Ta femme est au courant !

BERNARD. — Au courant de quoi ?

BRIGITTE 2. — Eh bien ! elle sait tout !

BERNARD. — Tout !

BRIGITTE 2. — Tout ! Elle m'a demandé les yeux dans les yeux, écoute bien !

BERNARD. — Oui, oui, j'écoute !

BRIGITTE 2. — Qu'est-ce que vous feriez si vous appreniez que votre mari a une maîtresse ?

BERNARD. — Elle t'a dit ça ?

BRIGITTE 2. — Oui ! Il n'y a pas cinq minutes !

BERNARD. — Mais c'est épouvantable !

BRIGITTE 2. — Ah ! oui ! Surtout pour toi !

BERNARD. — Mais il fallait nier !

BRIGITTE 2. — Nier ? Nier quoi ?

BERNARD. — Tout ! Tout en vrac !

BRIGITTE 2. — Impossible ! Elle a la preuve !

BERNARD. — Quelle preuve ?

BRIGITTE 2. — Indiscutable, paraît-il !

BERNARD. — Mais comment est-ce qu'elle a réagi quand tu as avoué ?

BRIGITTE 2. — Avoué ? Avoué quoi ?

BERNARD. — Eh bien ! que toi et moi...

BRIGITTE 2. — Ah ! mais non ! Tu n'y es pas du tout ! Moi, je n'y suis pour rien !

BERNARD. — Comment, pour rien ?

BRIGITTE 2. — Eh bien ! moi je ne pouvais pas avouer une chose que j'ignorais avant que ta femme me l'apprenne !

BERNARD. — T'apprenne quoi ?

BRIGITTE 2. — Que pour un salaud, tu es vraiment ce qui s'appelle un salaud !

BERNARD. — Mais mon bijou, vraiment je ne comprends pas !

BRIGITTE 2. — Décidément, tu as tous les culots ! Eh bien ! figure-toi que moi aussi je sais que tu couches avec sa nièce !

BERNARD. — Avec sa nièce ?

BRIGITTE 2. — Oui !

BERNARD. — Mais avec quelle nièce ?

BRIGITTE 2. — Quelle nièce ? ! La seule ! L'unique ! Celle de ton copain ! Ah ! vous êtes vraiment aussi menteurs l'un que l'autre !

BERNARD. — Non, mais écoute ! D'abord je ne savais même pas qu'il avait une nièce et deuxièmement je ne la connais pas ! (*Il s'approche d'elle et essaie de l'enlacer. Elle le repousse encore.*)

BRIGITTE 2. — Ah non ? Tu ne connais pas cette Brigitte qui est à la cuisine ?

BERNARD. — Ah ! tu parles de la femme de ménage ?

BRIGITTE 2. — Non, de ta maîtresse !

BERNARD. — Mais enfin, réfléchis ! Je ne peux pas être l'amant de la femme de ménage !

BRIGITTE 2. — Ah ! non, ça suffit ! Elle n'est pas plus femme de ménage que moi ! Il n'y a pas de femme de ménage ! Il n'y a jamais eu de femme de ménage ! Il n'y a que sa nièce qui est ta maîtresse !

BERNARD. — Cette Brigitte qui est là ? (*Désignant la porte de la cuisine.*)

BRIGITTE 2. — Celle-là même !

BERNARD. — Non ! Bon ! Attends, attends, attends, attends ! Alors, si j'ai bien compris, ma femme ne sait pas que toi et moi...

BRIGITTE 2. — Ah ! non, non ! Oh, ça nous deux, ça ne peut pas l'effleurer !

BERNARD. — Oui, eh bien ! c'est un coup de pot !

BRIGITTE 2. — Oui, mais rien ne te dit que je ne vais pas donner un grand coup de pied dans ce pot pour le faire valser !

BERNARD. — Je ne vois pas l'intérêt !

BRIGITTE 2. — Et mon amour-propre, qu'est-ce que tu en fais ? Et puisque tu persistes à nier que cette fille est ta maîtresse...

BERNARD. — Oui, parce que c'est grotesque !

BRIGITTE 2. — Alors, ta femme saura dans cinq minutes ce que moi je suis pour toi !

BERNARD. — Bon, bon ! d'accord, la femme de ménage est ma maîtresse !

BRIGITTE 2. — Tu couches avec la nièce de Robert !

BERNARD. — Tu y tiens ?

BRIGITTE 2. — Absolument ! Sinon...

BERNARD. — Oui, bon, bon ! C'est vrai ! C'est vrai ! J'avoue tout ! Mais tu sais, mon bijou, ce n'est qu'une passade !

BRIGITTE 2. — Oui ! C'est facile ! On saute n'importe qui et on dit, « oh ! pardon, excusez-moi, c'est une erreur ! »

BERNARD. — Enfin, voyons, si c'était vrai, je ne t'aurais pas demandé de venir !

BRIGITTE 2. — Oui ! Enfin, vrai ou faux, ta femme est sûre que c'est vrai ! Et moi, dans tout ça, j'ai quand même eu un prix de consolation !

BERNARD. — Un prix de... ?

BRIGITTE 2. — Oui ! Superbe ! Ta femme a un amant !

BERNARD. — Quoi ? !

BRIGITTE 2. — Elle-a-un-amant !

BERNARD. — Tu te fous de moi ?

BRIGITTE 2. — Mais pas du tout !

BERNARD. — Comment le sais-tu ?

BRIGITTE 2. — C'est elle qui me l'a dit ! Sans ça je ne connaîtrais pas l'existence de cet heureux bénéficiaire !

BERNARD. — Mais enfin, voyons, ce n'est pas possible ! Tu me fais marcher ! Dis-moi que ce n'est pas vrai ! Que je rêve !

BRIGITTE 2. — Je ne comprends pas pourquoi tu te mets dans cet état !

BERNARD. — Oui, c'est ça ! Je devrais hurler de joie !

BRIGITTE 2. — Mais qu'est-ce que ça peut bien te faire puisque tu la trompes avec moi, avec l'autre...

BERNARD. — Ce n'est pas pareil !

BRIGITTE 2. — Oh ! bien sûr ! Avec toi, rien n'est jamais pareil quand c'est toi que ça concerne !

BERNARD. — Parfaitement ! J'ai ma dignité !

BRIGITTE 2. — Eh bien ! tu t'es bien foutu de celle des autres, hein !

BERNARD. — Mais je ne méritais pas ça !

BRIGITTE 2. — Bien sûr que non ! Aux hommes, tout est permis, et aux femmes rien du tout !

BERNARD. — Écoute, vraiment, j'apprends que ma femme me trompe... tu pourrais être un peu plus gentille !... (*Jacqueline entre de 1 jardin en pyjama.*)

JACQUELINE. — Voilà !

BERNARD. — Ah ! te voilà, toi !

JACQUELINE. — Oui, tu vois, j'ai fait comme toi, je me suis mise à l'aise.

BERNARD. — Ah ! oui, oui, je vois ! Très, très à l'aise !

JACQUELINE. — Mais tu as eu raison ! Je me sens beaucoup mieux !

BERNARD. — Je n'en doute pas !

BRIGITTE 2. — C'est très joli !

JACQUELINE. — Oui, n'est-ce pas ? Je trouve aussi ! C'est un cadeau de mon mari !

BRIGITTE 2, à Bernard. — Ah ! c'est vous qui... ?

BERNARD. — Oui, c'est moi qui ! (*Brigitte 1 entre de 2 jardin.*)

BRIGITTE 1. — Une pure merveille !

JACQUELINE. — Qui ?

BRIGITTE 1. — Votre lave-vaisselle !

JACQUELINE. — Ah ! bon !

BRIGITTE 1. — Ah ! oui ! Il a une musicalité admirable ! Je me suis crue au festival de Salzbourg !

JACQUELINE. — Eh bien ! je suis contente qu'il vous plaise !

BRIGITTE 1. — Ah ! oui, un virtuose ! Alors je me suis laissée bercer par ses rythmes ! J'en ai profité pour m'occuper un peu du reste !

JACQUELINE. — Vous êtes une vraie petite femme d'intérieur à ce que je vois !

BRIGITTE 1. — Oui ! Maintenant on pourrait sucer le carrelage !

JACQUELINE. — Rien ne vous en empêche !

BRIGITTE 1. — Non, je vous le laisse ! Je ne suis pas tellement sucrieries !

JACQUELINE, à Brigitte 2. — Bon ! On va finir votre lit !

BRIGITTE 1. — Le mien ?

JACQUELINE. — Non, le sien !

BRIGITTE 1. — Justement, j'ai vu que le mien n'était pas fait !

JACQUELINE. — Alors, qu'est-ce que vous attendez pour le faire ?

BRIGITTE 1. — Oui ! Mais quand on ne sait pas qu'on doit le faire...

JACQUELINE. — Eh bien ! maintenant, vous le savez !

BRIGITTE 1. — Bon ! Alors, je vais le faire ! Parce que comme on fait son lit, on se... Oui ! On connaît les paroles, inutile que je vous chante la musique !  
(*Elle sort porte 2 cour.*)

JACQUELINE. — Et, toi, tu devrais sortir les alcools !

BERNARD. — Tu as du mal à digérer ?

JACQUELINE. — Non, non ! Le dîner, ça va !

BRIGITTE 2. — Bon ! Moi, je vais commencer à faire mon lit !

JACQUELINE. — Oui, c'est ça ! Moi, je vais vous chercher des oreillers ! (*Elle sort porte 3 cour. Bernard seul va à la porte 1 cour et frappe.*)

BERNARD. — Dis donc !

VOIX DE ROBERT. — Oui ?

BERNARD. — Il faut que je te parle ! (*Robert entre en pyjama.*)

ROBERT. — Ah ! bon ?

BERNARD. — Je vois que tu t'es aussi mis à ton aise ?

ROBERT. — Ah ! oui, oui ! Eh bien ! je me sens mieux comme ça !

BERNARD. — Tu veux boire quelque chose ?

ROBERT. — Oui ! Pourquoi pas ?

BERNARD, *lui montrant une bouteille.* — Ça ?

ROBERT. — Oui, ça merci ! Alors, dans l'ensemble, tout va comme tu veux ?

BERNARD. — Dans l'ensemble, oui !

ROBERT. — Ah ! bon !

BERNARD. — A part quelques détails...

ROBERT. — Ah bon ? Il y a des détails qui... ?

BERNARD. — Oui ! Oui, qui vont... moins bien, vois-tu, mais alors beaucoup moins bien ! Enfin, qui ne vont même pas du tout !

ROBERT. — Si je peux t'être utile à quoi que ce soit.

BERNARD. — Oui ! Je sais que tu fais face sur tous les fronts, toi !

ROBERT. — Oh ! j'essaie simplement d'apporter ma petite contribution dans la mesure de mes moyens bien modestes...

BERNARD. — Eh bien, je vais tout de suite te donner l'occasion de t'en servir !

ROBERT. — Mais avec plaisir si je peux !

BERNARD. — Oh ! tu vas pouvoir !

ROBERT. — Voyons, voyons !

BERNARD. — Bon ! Alors, si tu étais marié, comment est-ce que tu réagiras si tu découvrais que ta femme a un amant ?

ROBERT. — Euh... beu... ben... c'est-à-dire que...

BERNARD. — Oui !

ROBERT. — Euh... mais enfin... je... je mais... mais qu'est-ce que c'est que cette idée ?

BERNARD. — Tu appelles ça une idée ?

ROBERT. — Non, non, bien sûr !

BERNARD. — Mais je te préviens que ça ne va pas se passer comme ça !

ROBERT. — Non, non, bien sûr !

BERNARD. — Ah ! non ! Arrête de répéter non bien sûr, veux-tu ! C'est un tic ou quoi ?

ROBERT. — Non, bien sûr ! Enfin, je veux dire, oui, oui... enfin, je veux dire oui, je suis consterné !

BERNARD. — Pas tant que moi !

ROBERT. — Non, bien sûr ! Bien entendu ! Enfin je veux dire... je suis consterné !

BERNARD. — Mais ça sert à quoi de le répéter ? Hein ? A quoi ?

ROBERT. — Oui, oh ! eh bien ! à rien !

BERNARD. — Ce qui est fait est fait !

ROBERT. — Oui, bien sûr ! Enfin, je veux dire... je veux dire avant toute chose... je te remercie de ne pas hausser le ton !

BERNARD. — Le ton ?

ROBERT. — Oui, enfin... d'arriver à te maîtriser ! Parce que je... je comprends que tu sois dans un état épouvantable !

BERNARD. — Il y a de quoi, non ?

ROBERT. — Ça bien sûr ! Enfin je veux dire ne t'énerve pas... Il ne faut surtout pas t'énerver !

BERNARD. — Oh, mais tu sais, j'ai du mal ! Beaucoup de mal !

ROBERT. — Eh bien ! continue à te contrôler !

BERNARD. — Mais trop, c'est trop ! Ça monte à l'intérieur comme une vague ! *(Il le prend par le revers du veston de pyjama, puis le lâche, puis le reprendra successivement tout au long de la scène.)*

ROBERT. — Mais si tu pensais peut-être à autre chose...

BERNARD. — A autre chose ? Avec ce que je viens d'apprendre ! Mais tu es malade !

ROBERT. — Ah ! oui !... Ah ! non ! Enfin, oui, oui, je dis ça pour que tu comprimes cette vague !

BERNARD. — La comprimer ? Au contraire, je vais la laisser exploser !

ROBERT. — Oh ! non !

BERNARD. — Ah ! mais si ! D'ailleurs, je sens que ça vient ! Je vois qu'elle va tout balayer ! Je vois monter à l'horizon mon poing sur la gueule et toutes les dents qui sautent !

ROBERT. — Ah ! oui, Oh ! non, non, enfin, bien sûr mais tu sais les dents, ça se voit, quand on ne les voit plus !

BERNARD. — Oui ! Oui, c'est juste ! Alors, je vais laisser tomber les dents, sans les faire tomber moi-même !

ROBERT. — Oui, oh ! crois-moi, c'est plus raisonnable !

BERNARD. — Mais j'y pense ! Je viens de lire un bouquin japonais... avec des recettes à te rouler par terre !

ROBERT. — Ah ! oui, les Japonais, c'est toujours la cuisine à la vapeur !

BERNARD. — Des recettes à l'usage des maris pour assaisonner les saligauds, si tu vois ce que je veux dire !

ROBERT. — Non, non, je n'ai pas lu le livre !

BERNARD. — Tiens, par exemple : SOULAKÉKÉ !

ROBERT. — Pardon ?

BERNARD. — Je dis : SOULAKÉKÉ !

ROBERT. — Ah ! bon !

BERNARD. — Oui, c'est le nom de ces longues aiguilles que les geishas se plantent dans le chignon !

ROBERT. — Ah ! oui !

BERNARD. — Mais quand elles veulent se venger d'une infidélité, elles les plantent ailleurs !

ROBERT. — Ah ! bon ? Où ça ?

BERNARD. — Devine !

ROBERT. — Oh ! non, non !

BERNARD. — Mais si, mais si ! Et après ce traitement, elles sont définitivement inutilisables !

ROBERT. — Les aiguilles ?

BERNARD. — Oh non ! La traduction littérale de SOULAKÉKÉ, c'est : « Tu ne seras plus jamais un homme, mon fils ! »

ROBERT. — Oh ! non !

BERNARD. — Textuel ! Alors, avec SOULAKÉKÉ, tout est fini, kiki !

ROBERT. — Oh ! non !

BERNARD. — Mais si ! Et ensuite, TAKATMOUCHÉ !

ROBERT. — Oh ! je m'en doute !

BERNARD. — Non, je dis : TAKATMOUCHÉ !

ROBERT. — Non, merci, je n'ai pas besoin !

BERNARD. — De quoi ?

ROBERT. — De me moucher !

BERNARD. — C'est le nom de l'autre recette japonaise ! TAKATMOUCHÉ !

ROBERT. — Ah ! oui ! Ah ! oui, c'est...

BERNARD. — Et SOULAKÉKÉ, à côté, ça fait figure de plaisanterie !

ROBERT. — A ce point-là ?

BERNARD. — Enfin, le mari trompé, c'est comme s'il avait reçu un coup de poignard dans le dos !

ROBERT. — C'est-à-dire que...

BERNARD. — Tu ne vas quand même pas me soutenir le contraire !

ROBERT. — Non, non, mais...

BERNARD. — Eh bien ! TAKATMOUCHÉ, c'est coup de poignard pour coup de poignard !

ROBERT. — Oh ! pardon, pardon !

BERNARD. — Mais tu es sourd ou quoi ?

ROBERT. — Mais non, je te demandais pardon !

BERNARD. — Eh bien ! alors, écoute ce que je te dis !

ROBERT. — Oh ! Oui, oh ! oui !

BERNARD. — Le mari attend que le salopard se penche en avant pour cueillir une fleur de lotus et pan, dans le mille !

ROBERT. — Oh ! Non, pardon ! Pardon !

BERNARD. — Mais écoute ce que je te dis, bon sang !

ROBERT. — Oh ! oui, oui, j'écoute, j'écoute ! Mais pour ça, il faut quand même qu'il y ait des fleurs de lotus !

BERNARD. — Ça marche très bien avec les pâquerettes ! Et dans la vie, tu te baisses bien pour remonter tes chaussettes, n'est-ce pas ?

ROBERT. — Ça, bien sûr !

BERNARD. — Alors, moi, je serai derrière à ce moment-là !

ROBERT. — Pour remonter mes chaussettes ?

BERNARD. — Non, je te dis : je serai derrière !

ROBERT. — Ah ! oui, j'ai bien compris !

BERNARD. — Alors, ne me fais pas répéter deux fois la même chose !

ROBERT. — Oh ! Oui, pardon, pardon !

BERNARD. — Alors, qu'est-ce que tu penses de TAKATMOUCHÉ ?

ROBERT. — Ça doit faire très mal !

BERNARD. — Ah ! oui, un peu ! TAKATMOUCHÉ, ça veut dire larmes blanches sous la lune !

ROBERT, *lamentable*. — Ah ! oui, c'est très... très très bien imagé !

BERNARD. — Non, non ! Larmes ! (*Il mime sur son visage des larmes qui coulent.*) Ça te fait pleurer des larmes blanches ! (*Il dessine dans l'air la forme de la lune*) puisqu'elles sont éclairées par la lune !

ROBERT. — Ah !... oui ! Eh bien ! alors, TAKATMOUCHÉ et après y'a qu'à se moucher !

BERNARD. — Inutile, tu l'es déjà ! Y'a pas à dire, l'Extrême-Orient, quel raffinement !

ROBERT. — Ah ça ! ...

BERNARD. — Alors, entre les deux, tu préférerais quoi ?

ROBERT. — Répondre comme ça, tout de suite...

BERNARD. — Non, non, non, mais prends ton temps !... Rien ne presse ! Je commence à me calmer !

ROBERT. — Parce que tu penses aux recettes du pays du matin calme ?

BERNARD. — Probablement ! Probablement ! Et la vengeance se mange froide ! Même avec des baguettes !

ROBERT. — Mais tu me l'as dit toi-même, n'est-ce pas ! Ça ne changera rien !

BERNARD. — Ça ne changera peut-être rien, mais j'aimerais bien que tu fasses ce choix pour moi !

ROBERT. — Oui, non mais si tu te fais prendre ?

BERNARD. — Personne ne saura jamais que c'est moi ! Après le SOULAKÉKÉ ou le TAKATMOUCHÉ, je file en Honda ou en Kawasaki et je me perdrai dans les brumes de la baie d'Isé !

ROBERT. — Qu'est-ce qu'il disait l'abbé ?

BERNARD. — La baie d'Isé ! I-s-é ! En trois lettres ! Baie japonaise !

ROBERT. — Ah ! oui, oui, c'est très loin !

BERNARD. — Oui, c'est une image, une estampe ! Alors, SOULAKÉKÉ ou TAKATMOUCHÉ ? Décide-toi !

ROBERT. — Écoute... Comme tu n'es pas à un jour près, je vais y réfléchir, mais pour l'instant, je crois qu'il vaut mieux que je parte !

BERNARD. — Pourquoi ?

ROBERT. — Je préférerais ne pas la revoir !

BERNARD. — Qui ça ?

ROBERT. — Eh bien ! ta femme !

BERNARD. — Mais je t'interdis de lui dire que je suis au courant de cette histoire !

ROBERT. — Oh ! Moi, tu sais, je m'exerce déjà à être un tombeau !

BERNARD. — Eh bien ! continue ! Parce que je ne dois pas le rater ! Il faut qu'il ait la surprise !

ROBERT. — Qui ça ?

BERNARD. — Ce salopard ! Il ne perd rien pour attendre !

ROBERT. — Ah ! bon ?

BERNARD. — Ah ! oui, et quand il va me tomber sous la main...

ROBERT. — Ah ! parce que... parce que tu ne sais pas... qui c'est ?

BERNARD. — Bien sûr que non ! Sans ça, il serait déjà en miettes !

ROBERT. — Ah ! oui, et tu n'as... aucune piste ?

BERNARD. — Ça, aucune !

ROBERT. — Ah ! je respire !

BERNARD. — Comment ?

ROBERT. — Non, je dis... j'aspire à... à ce que tu évites le pire !

BERNARD. — Oh ! mais je vais le débusquer !

ROBERT. — Oh ! oui ! Mais si tu ne sais pas qui c'est, tu n'es pas sûr qu'il existe !

BERNARD. — Comment, pas sûr ? C'est Jacqueline qui l'a raconté à Brigitte, qui vient de me le répéter !

ROBERT. — Ça alors !

BERNARD. — Ça ne te frappe pas plus que ça ?

ROBERT. — Quoi ?

BERNARD. — J'apprends que ma femme a un amant et toi, tout ce que tu trouves à dire, c'est : « ça alors ! »

ROBERT. — C'est-à-dire que je suis tellement sidéré que je commence seulement à réaliser que... Ah ! oui ! Ça alors, là, TAKATMOUCHÉ !

BERNARD. — Non, merci, j'ai pas besoin !

ROBERT. — Non, je dis : Takatmouché et soulakéké ! Le complet pour ce salopard !

BERNARD. — Enfin ! On dirait que tu te réveilles !

ROBERT. — Ah ! oui ! Ah ! oui ! Ça y est ! Alors pas de pitié !

BERNARD. — D'autant que cette affaire-là a tapé sur le système de Jacqueline !

ROBERT. — Ah ! bon ?

BERNARD. — Oui ! Maintenant, elle croit que la femme de ménage c'est ta nièce !

ROBERT. — Ma nièce ?

BERNARD. — Textuel !

ROBERT. — Mais tu plaisantes ?

BERNARD. — Est-ce que j'en ai l'air ?

ROBERT. — Non, pas tellement !

BERNARD. — Et que je couche avec elle !

ROBERT. — Toi ?

BERNARD. — Moi !

ROBERT. — Avec ma nièce ? !

BERNARD. — Non ! Avec la femme de ménage !

ROBERT. — Eh bien ! ça, alors ! (*Jacqueline entre de 3 cour.*)

JACQUELINE. — Voilà ! J'ai bien réfléchi !

BERNARD. — A quoi ?

JACQUELINE. — Eh bien ! il n'y a pas de raison pour que je garde plus longtemps pour moi ce que je sais sur toi !

BERNARD. — Sur moi ?

JACQUELINE. — Oui ! (*Elle est allée à la porte 2 jardin, ouvre et appelle.*)

JACQUELINE. — Brigitte ! (*Brigitte 2 entre.*)

BRIGITTE 2. — Oui ? ...

JACQUELINE, désignant Brigitte 2. — Oui ! J'ai parlé avec elle et elle m'a conseillé de faire éclater la vérité ! (*A Brigitte 2.*) N'est-ce pas ?

BRIGITTE 2. — Oh ! Oui ! La vérité, il n'y a rien de tel !

JACQUELINE. — Voilà ! Alors, je tiens à te dire que je sais que tu es son amant !

BERNARD, à Robert. — C'est toi qui le lui as dit ?

ROBERT. — Moi ? Tu rêves !

BERNARD, à Brigitte 2. — Alors, c'est toi ?

JACQUELINE. — Tu tutoies la femme de ménage ?

BERNARD. — La femme de ménage ?

BRIGITTE 2. — Oui, moi !

BERNARD. — Ah... oui ! ... Tu es là... enfin vous êtes là...

JACQUELINE. — Oui, la femme de ménage !

BERNARD. — Ah ! oui, oui, oui ! Elle, c'est la femme de ménage, bien sûr ! J'aime mieux ça !

JACQUELINE. — Quoi donc ?

BERNARD. — Non, non, rien ! J'ai cru que tu pensais que j'étais l'amant de la femme de ménage ! Alors, je me suis dit : là, ma femme déménage !

ROBERT. — Ah ! c'est drôle, ça ! Ma femme déménage ! Je vais le noter parce que...

JACQUELINE. — Je parlais de l'autre !

BERNARD. — De l'autre ?

BRIGITTE 2, à Bernard. — Oui ! Vous savez bien que moi je ne suis pas dans votre vie ! (*Elle sort 2 jardin au moment où Brigitte 1 entre de 2 cour en pyjama.*)

BRIGITTE 1. — Je me suis mise en tenue comme vous pour être...

JACQUELINE. — Pour être prête !

BRIGITTE 1. — Oui, prête à me coucher !

JACQUELINE. — Je ne vous le fais pas dire !

BRIGITTE 1. — Et la couette que vous avez, c'est une bonne couette ! Chaude et légère !

JACQUELINE. — Un peu comme vous, quoi !

BRIGITTE 1. — Comment ?

JACQUELINE. — Inutile de mentir davantage, je sais que vous êtes sa maîtresse !

BRIGITTE 1. — A ce grand-là ?

JACQUELINE. — Oui !

BRIGITTE 1. — Ah ! Eh bien ! si c'est comme ça, alors... là on est de plain-pied dans l'adultère mondain !

JACQUELINE. — Ça, en plein ! Donc, comme je connais la vérité sur toi, je trouve logique que tu la connaisses aussi sur moi !

ROBERT. — Jacqueline !

JACQUELINE. — Quoi ?

ROBERT. — Non, rien !

JACQUELINE, à Bernard. — Et si tu as une maîtresse, c'est normal que moi j'aie un amant !

BERNARD. — Oui, oui... j'ai eu le plaisir d'apprendre cette bonne nouvelle par la rumeur publique ! Simplement, je ne sais pas qui c'est ! (*A Robert.*) Hein ?

ROBERT. — Non, non, il ne sait pas qui c'est !

JACQUELINE. — Eh bien ! je vais te le dire !

BERNARD. — Ah ! bon ?

JACQUELINE. — Oui !

ROBERT. — Jacqueline !

BERNARD. — Alors, qui est-ce ?

JACQUELINE, désignant Robert. — Lui !

BERNARD. — Lui ? Tu rêves !

JACQUELINE. — Non, pas du tout !

BERNARD, à Robert. — Toi ? !

ROBERT. — Ta femme plaisante, bien sûr !

BERNARD. — Bien sûr !

JACQUELINE. — Mais non ! J'écoute ! Il écoute !

BRIGITTE 1. — Nous écoutons !

JACQUELINE. — Et je suis sûre que devant moi il n'osera pas te soutenir le contraire !

ROBERT. — Mais enfin, vous vous rendez compte de ce que vous dites ! Tu te rends compte ?

BERNARD. — Pas encore très bien, mais si j'ai des précisions, ça va venir !

BRIGITTE 1. — Je pense qu'il va s'assumer le ton-ton ! Après tout, c'est un incident de parcours ! Ça fait partie des aléas de la vie sexuelle !

ROBERT. — Mais tais-toi donc !

BERNARD. — Si tu confirmes ce qu'elle dit, tu es vraiment l'ami le plus faux-jeton et le plus dégueulasse que j'ai eu de ma vie ! Alors, Takatmouché !

JACQUELINE. — Pourquoi veux-tu qu'il se mouche ?

BERNARD. — Lui, il le sait ! Ou s'il préfère Soula-kéké, tu as le choix !

ROBERT. — Oh non ! Non, pardon, pardon ! Un ver de terre !

BRIGITTE 1. — Où ça ?

ROBERT. — Tais-toi ! A côté de toi !

BRIGITTE 1. — Ah ! bon ? Mais je ne vois rien !

ROBERT. — Tais-toi ! A côté de toi, je suis un ver de terre !

BRIGITTE 1. — Ah ! C'est toi le ver, tonton ? (*On sonne.*)

JACQUELINE. — On n'a pas sonné ?

BERNARD. — Si, si !

JACQUELINE. — Qui est-ce qui peut bien venir nous embêter à cette heure-ci ?

BERNARD. — Ah ! c'est encore le voisin qui a des fuites et qui vient chercher une clef anglaise !

JACQUELINE. — Bon ! Je l'expédie !

BERNARD. — Ah ! oui, ça m'arrange ! Mais tu en as pour un moment parce que c'est un pot de colle !

BRIGITTE 1. — Ah ! oui ! Alors, les raseurs, très peu pour moi ! (*Elle sort 2 cour.*)

BERNARD, à Robert. — Et à toi, ça va te donner le temps de choisir !

ROBERT. — De choisir ?

BERNARD. — Oui ! Entre le Soulakéké et le Takatmouché !

ROBERT. — Oh non !

BERNARD. — Mais si ! Avec un verre de saké pour te donner du courage ! (*Il prend le carafon sur la table et les verres.*)

BERNARD. — Allez, avance ! (*Robert et Bernard sortent 1 cour. Jacqueline est allée à la porte d'entrée*)

*et ouvre. Bertrand est dans l'encadrement de la porte avec un bonnet et un veston passé sur un pyjama.)*

BERTRAND. — Bonsoir Madame !

JACQUELINE. — Bonsoir Monsieur !

BERTRAND. — Excusez-moi de vous déranger !

JACQUELINE. — Mais non ! Je pense que vous voulez une clef anglaise !

BERTRAND. — Une clef anglaise ?

JACQUELINE. — Oui ! Vous êtes bien là à cause d'une fuite ?

BERTRAND. — Ah ! oui, oui, oui ! Mais c'est réparé !

JACQUELINE. — Réparé ?

BERTRAND. — Oui, je sors de chez eux !

JACQUELINE. — De chez qui ?

BERTRAND. — De chez les Poncelet !

JACQUELINE. — Les Poncelet ?

BERTRAND. — Oui, vos voisins !

JACQUELINE. — Ah ! les ?...

BERTRAND. — Oui ! C'était le lavabo du premier !

JACQUELINE. — Du premier ?

BERTRAND. — Oui ! Vous comprenez, comme ils ne viennent pas souvent, les joints sèchent, alors forcément ça finit par claquer ! Et comme par hasard les fuites c'est toujours la nuit que ça fuit...

JACQUELINE. — Ah ! oui ? Je ne savais pas !

BERTRAND. — Eh bien ! c'est comme ça ! Alors comme ils avaient déjà les genoux dans l'eau au rez-de-chaussée, ils m'ont téléphoné complètement paniqués ! Vous vous rendez compte ? Paniqués pour avoir de l'eau jusqu'aux genoux ! Des gens de la ville, quoi !

JACQUELINE. — Oui, oui, bien sûr !

BERTRAND. — Bref, ni une ni deux, j'ai sauté du lit direct dans ma camionnette et c'est pour ça que je m'excuse de me présenter comme ça devant vous ! *(Il enlève son bonnet qu'il pose sur la table.)*

JACQUELINE. — Mais non, mais non !

BERTRAND. — Je fais ça pour dépanner, hein !

JACQUELINE. — Oui, je comprends !

BERTRAND. — Parce que je ne suis pas plombier !

JACQUELINE. — Ah ! non ?

BERTRAND. — Non ! En réalité, c'est moi qui m'occupe du jardin des Poncelet !

JACQUELINE. — Ah ! c'est ça !

BERTRAND. — Oui ! Je leur plante des impatiences au printemps et puis vers octobre je leur mets des pensées ! Comme ça, ils viennent n'importe quand, ils ont toujours du fleuri, vous comprenez ?

JACQUELINE. — Oui, oui, très bien !

BERTRAND. — Alors, comme c'est des gens très gentils, je leur rends service si je peux ! Surtout qu'ils ne sont pas avares de Pascals !

JACQUELINE. — De Pascals ?

BERTRAND. — Oui ! Ils ont toujours un petit billet de 500 pour arranger le coup ! Alors, comme ça tout le monde est content, vous comprenez ?

JACQUELINE. — Oui, oui, je comprends très bien ! Mais alors, vous... vous venez pourquoi ?

BERTRAND. — Eh bien ! je suis passé devant chez vous en repartant de chez les Poncelet et j'ai vu qu'il y avait de la lumière !

JACQUELINE. — Oui ! Et alors ?

BERTRAND. — Alors, je me suis dit que s'il y avait de la lumière, c'est que vous ne dormiez pas !

JACQUELINE. — Oui, bien sûr !

BERTRAND. — A moins que vous ne vous soyez endormis en laissant la lumière allumée !

JACQUELINE. — Oui, bien sûr !

BERTRAND. — Ce sont des choses qui arrivent !

JACQUELINE. — Oui, bien sûr !

BERTRAND. — Donc, étant si près d'elle, je n'ai pas pu me retenir de sonner, juste pour lui faire un bisou !

JACQUELINE. — Un bisou ?

BERTRAND. — Eh ! oui ! Sans vouloir vous déranger ! Vous comprenez, comme je ne la verrai pas d'ici demain soir...

JACQUELINE. — Ah ! non ?

BERTRAND. — Eh ! non ! Puisqu'elle va passer la nuit chez vous ! Alors, sans vous déranger... juste un bisou et je m'en vais !

JACQUELINE. — Mais un bisou à qui ?

BERTRAND. — Eh bien ! à Brigitte !

JACQUELINE. — A Brigitte ?

BERTRAND. — Oui ! Vous avez bien pris une intérimaire extra ?

JACQUELINE. — Ah ! Vous parlez de la femme de ménage ?

BERTRAND. — Eh bien ! oui ! Elle est bien ici, non ?

JACQUELINE. — Ah ! c'est à elle que vous voulez faire un bisou ?

BERTRAND. — Hé ! A qui d'autre je ferais un bisou si ce n'est pas à ma petite femme ?

JACQUELINE. — Ah ! vous êtes son ?...

BERTRAND. — Son mari, oui ! C'est pour ça qu'un bisou lui fera sûrement plaisir !

JACQUELINE. — Eh bien ! je vais l'appeler !

BERTRAND. — Sans vouloir vous déranger !

JACQUELINE. — Mais non, mais non ! (*Elle est allée à la porte 2 jardin, ouvre et appelle.*)

JACQUELINE. — Brigitte ?...

BRIGITTE 2, *off.* — Oui ?...

JACQUELINE. — Venez ! J'ai une surprise pour vous !

BERTRAND. — Excusez-moi du dérangement, hein !

JACQUELINE. — Mais non, mais non !

BERTRAND. — Mais je suis sûre qu'elle sera tellement contente ! (*Brigitte 2 entre.*)

BRIGITTE 2. — Oui ! Qu'est-ce qu'il y a ?

JACQUELINE, désignant Bertrand. — Regardez qui est là !

BRIGITTE 2. — Oui ? Qui est là ? (*Elle regarde Bertrand.*)

JACQUELINE. — Oui ! Le voilà !

BRIGITTE 2. — Le voilà ?

JACQUELINE, à Bertrand. — Oui ! La voilà !

BERTRAND, en regardant Brigitte 2. — La voilà ? (*A Jacqueline.*) La voilà quoi ?

JACQUELINE, à Bertrand. — Quoi, la voilà quoi ? Qu'est-ce que vous attendez ?

BERTRAND. — Moi ?

JACQUELINE. — Oui !

BERTRAND. — Pourquoi faire ?

JACQUELINE. — Enfin... (*A Brigitte 2.*) Et vous aussi, allez-y !

BRIGITTE 2. — Où ça ?

JACQUELINE. — Faites-lui votre bisou !

BERTRAND. — Mon bisou ?

JACQUELINE. — Oui !

BERTRAND. — Mais à qui ?

JACQUELINE. — A elle !

BERTRAND. — Un bisou à elle ?

JACQUELINE. — Oui ! Allez embrasser votre femme !

BERTRAND. — Mais pour ça, il faudrait qu'elle soit là !

JACQUELINE. — Comment qu'elle soit là ? (*A Brigitte 2.*) Bon ! Devant moi, il n'ose pas ! Alors vous, allez embrasser votre mari !

BRIGITTE 2. — Mon mari ? !

JACQUELINE. — Eh bien ! oui, lui !

BERTRAND. — Mais ce n'est pas ma femme !

JACQUELINE. — Comment, pas votre femme ?

BERTRAND. — Ah ! non ! La mienne est plus rustique !

JACQUELINE, à Brigitte 2. — Ce n'est pas votre mari ?

BRIGITTE 2. — Ah ! non, non ! Je n'ai jamais vu ce Monsieur !

JACQUELINE, à Bertrand. — Mais vous venez de me dire que vous étiez le mari de la femme de ménage !

BERTRAND. — Ah ! oui, oui, oui ! Mais pas de celle-là !

JACQUELINE. — Comment, pas de celle-là ? Je n'en ai qu'une !

BERTRAND. — Pourtant, ici, vous êtes bien les Hauts de Hurlevent ?

JACQUELINE. — Ça oui !

BERTRAND. — Eh bien ! Brigitte m'a dit qu'elle y venait !

BRIGITTE 2. — Ah ! Ici, il y a bien une autre Brigitte mais...

JACQUELINE. — Oui ! Mais elle ne peut pas être celle que Monsieur cherche !

BRIGITTE 2. — Ah ! En tout cas, comme ça n'est pas moi, je pense que je ne peux plus vous être utile !

JACQUELINE. — Eh bien ! non !

BERTRAND. — Excusez-moi du dérangement, hein !

BRIGITTE 2. — Mais non, mais non ! Ce n'est rien ! (*Elle sort 2 jardin.*)

JACQUELINE. — Donc, si j'ai bien compris... elle n'est pas femme de ménage ?

BERTRAND. — Ah ! ça je ne sais pas ! Je n'ai pas dit ça ! En tout cas, ce n'est pas la mienne ! Mais celle-là parlait d'une autre Brigitte... (*Il montre la porte 2 cour.*)

JACQUELINE. — Ah ! oui ! Mais elle n'est pas la vôtre non plus !

BERTRAND. — Et comment vous le savez ?

JACQUELINE. — Eh bien ! parce qu'elle est là... (*Robert entre, poussé par Bernard.*)

BERNARD. — Allez, avance !

ROBERT. — Mais tu viens de me dire la même chose dans l'autre sens !

BERNARD. — Eh bien ! maintenant, c'est dans ce sens-là ! (*A Bertrand.*) Comment ? Vous êtes encore là, vous ?

BERTRAND. — C'est-à-dire que...

BERNARD. — Tu ne lui as pas donné une clef anglaise ?

JACQUELINE. — Mais elle ne lui servait à rien !

BERNARD. — Ah ! bon ! Alors, il faut téléphoner à un plombier !

JACQUELINE. — Mais le plombier, c'est lui !

BERTRAND. — Oui ! Je jardine !

BERNARD. — Vous faites de la plomberie dans le jardin ?

BERTRAND. — Non ! Je jardine en faisant de la plomberie !

BERNARD. — Ah ! Vous plantez des tuyaux, en soudant des géraniums ?

BERTRAND, à Jacqueline. — Mais qui est-ce ?

JACQUELINE, à Bertrand. — Mon mari et mon amant !

BERTRAND. — Ah !... alors je vois que ça se passe en famille !

BERNARD. — En famille ?

BERTRAND. — Oui ! Le mari et l'amant ! Ça arrive aussi à la campagne !

BERNARD. — Ah ! oui ! Alors, ça tombe bien ! Vous qui êtes de la campagne...

BERTRAND. — Oui ! J'en suis !

BERNARD. — Alors, à la campagne ? Qu'est-ce qu'un mari fait à l'amant de sa femme ?

BERTRAND. — Je le brise !

BERNARD. — Comment ?

ROBERT. — Oh ! non !

BERTRAND. — Oui ! Je n'en ai pas l'air comme ça, mais un arbre, je le casse en deux, hein ! Alors, un amant !...

BERNARD. — Ah ! oui, vous avez raison ! C'est tout à fait ce que je pense (*A Robert.*) Tu vois ?

ROBERT. — Oh ! non !

BERNARD, à *Bertrand*. — Mais qui êtes-vous ?

JACQUELINE. — Monsieur est le jardinier des Poncelet !

BERNARD. — Des Poncelet ?

JACQUELINE. — Oui ! Les Poncelet sont nos voisins !

ROBERT. — Oh ! vous faites un très beau métier, Monsieur !

BERTRAND. — Oui ! Toujours dans la nature ! La seule qui ne mente pas !

JACQUELINE. — Oh ! comme c'est vrai ! Et monsieur le jardinier est ici pour faire un bisou à Brigitte !

BERNARD. — A Brigitte ?

BERTRAND. — Oui ! Mais pas à celle qui est là ! Ce n'est pas la mienne ! (*Il désigne la porte 2 jardin où est sortie Brigitte 2.*)

JACQUELINE. — Non, ce n'est pas la sienne ! Monsieur en cherche une autre !

BERNARD. — Une autre ?

JACQUELINE. — Oui ! Qui s'appelle aussi Brigitte !

ROBERT. — Ah ! Ça peut prêter à confusion !

JACQUELINE. — Oui ! Et Monsieur est son mari !

BERNARD. — Son mari ?

BERTRAND. — Oui, justement ! Puisque vous en avez une autre qui est là... (*Il désigne la porte 2 cour.*)

JACQUELINE, *le coupant*. — Oui ! Mais je vous ai dit que celle qui est là ne peut pas être la vôtre puisqu'elle est la maîtresse de son mari !

BERTRAND. — Ah !... oui ! ? C'est toujours en famille, alors ?

JACQUELINE. — Oui ! Donc ça ne peut pas être votre femme de ménage ! (*A Bernard et à Robert.*) Parce que la femme de Monsieur est femme de ménage !

BERNARD. — Ah ! elle est ?...

ROBERT. — Femme de ménage ?

JACQUELINE. — Oui !

BERNARD. — Ah ! voilà ?.. !

ROBERT. — Ah ! oui ? ! voilà, voilà, voilà !...  
(*Regardant Bernard, désignant Bertrand.*) Mais comme ici il n'y en a pas, il vaut mieux repartir tout de suite !

BERNARD. — Ça, immédiatement !

BERTRAND. — Pour quoi faire ?

ROBERT. — Pour aller chercher votre femme de ménage ailleurs !

BERTRAND. — Ailleurs ?

BERNARD. — Oui ! Dans une autre maison ! (*Ils le font reculer à tour de rôle pour le repousser vers la porte d'entrée.*)

ROBERT. — Oui ! Elle est sûrement dans une autre maison !

BERTRAND. — Oui, mais dans laquelle ?

BERNARD. — Ah ! ça mystère !

ROBERT. — N'importe où ! Comment est-ce qu'on peut savoir ? Frappez ! Frappez n'importe où ! Frappez et on vous ouvrira ! (*Ils l'ont poussé jusque vers la porte.*)

BERTRAND. — J'ai déjà entendu ça quelque part !

BERNARD. — Oui, mais ça marche toujours !

BERTRAND. — Espérons !

ROBERT. — Mais oui ! Mais oui ! Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre !

BERTRAND. — Bon ! Eh bien ! alors, messieurs-dames, ravi de vous avoir connus !

BERNARD. — Et nous donc ! On a toujours besoin de connaître un plombier ! (*Il lui ferme la porte dessus mais Bertrand a encore le bras qui dépasse et il repousse le battant de la porte et rentre à nouveau.*)

BERTRAND. — Oh ! bon sang ! Je suis tellement perturbé que j'allais oublier mon chapeau ! (*Il redescend jusqu'à la table, le prend et remonte.*)

BERTRAND. — Bon ! Excusez-moi du dérangement !

BERNARD. — Mais non, mais non, mais non ! Mais non, mais non ! (*Bertrand est à nouveau dehors et Bernard a fermé la porte sur lui. Bernard et Robert se regardent et poussent un soupir de soulagement, quand la porte se rouvre.*)

BERTRAND. — Excusez-moi, hein ! Mais... c'est bizarre... j'ai comme une drôle de sensation !

ROBERT. — De sensation ?

BERTRAND. — Oui ! (*Il rentre complètement.*) Cette Brigitte que vous avez là... (*Il désigne la porte 2 cour*)... il me semble que je la sens !

BERNARD. — Oh ! ce n'est pas possible !

ROBERT. — Complètement impossible !

BERTRAND, *vers Jacqueline*. — Pourtant, sur vous, j'ai repéré le jasmin... (*désignant la porte 2 jardin*)... là-bas le seringua... (*s'approchant de Bernard*)... ici, c'est le santal... (*allant vers Robert*)... et vous la bergamote !

ROBERT. — Mais vous êtes un vrai chien de chasse !

BERNARD. — Oui, ça vous avez du nez !

BERTRAND. — N'est-ce pas ? Jardinier ! Mais il flotte ici un N° 5 de Chanel qui est le parfum de ma Bri-Bri ! (*Brigitte 1 entre de 2 cour.*)

BRIGITTE 1. — Dites donc... (*Voyant Bertrand.*) Oh ! mon Poupon !

BERTRAND. — Ah ! C'est bien ça ! Tu es là !

JACQUELINE. — Ils se connaissent ? Vous vous connaissez ?

BERTRAND. — Un peu qu'on se connaît !

BRIGITTE 1. — Oui, un peu !

BERTRAND. — Ne dis rien ! Je sais tout !

BRIGITTE 1. — Tout ?

BERTRAND, *désignant Bernard*. — Oui, c'est ton amant ! (*Il pousse un cri, fait un saut, et va frapper d'un coup du tranchant de la main au cou de Bernard. Mais comme Robert le retient, il se retourne et, dans son élan, frappe Bernard qui tombe sur le canapé. Robert lui court après, il fait un saut, il refrappe Robert qui tombe sur le canapé à son tour, et en tombant un pied de Bernard monte jusqu'au*

*menton de Bertrand qui le fait tomber à son tour sur le tapis.*)

BRIGITTE 1, *vers lui*. — Mon Poupon ! Mon poupon ! Mon poupon !

JACQUELINE, *à Brigitte 1*. — Mais qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce qu'il a fait ? Qu'est-ce qu'il leur a fait ? (*Les deux femmes s'affairent autour des trois hommes effondrés.*)

BRIGITTE 1. — Ça s'appelle une clef anglaise !

JACQUELINE, *à Bernard et Robert*. — Allons voyons, remettez-vous !

ROBERT. — Mais qu'est-ce qui se passe ?

BERNARD. — Qu'est-ce qui s'est passé ?

BERTRAND. — Où est-ce que je suis ?

BRIGITTE 1. — Mais tu es là ! Je suis là, Poupon !

BERTRAND. — Ah ! oui, c'est toi !

ROBERT, *à Bernard*. — C'est toi ?

BERNARD. — Oui, c'est moi ! (*A Jacqueline.*) C'est toi ?

JACQUELINE. — Oui, c'est moi ! Qu'est-ce qu'il y a ?

BRIGITTE 1. — Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

BERTRAND. — J'ai eu comme un vertige !

ROBERT. — Moi, j'ai vu des lumières partout !

BERNARD. — Et moi, j'ai vu la foudre !

JACQUELINE, *à Bertrand*. — Mais enfin, voyons, qu'est-ce qui vous a pris ?

BERTRAND. — Eh bien ! ma Bri-Bri et votre mari !...

JACQUELINE. — Mais non, voyons ! c'est une plaisanterie !

BERTRAND. — Une plaisanterie ?

ROBERT. — Oui ! Une farce !

BERNARD. — Vous pensez bien que si c'était vrai, elle ne vous l'aurait pas dit !

BRIGITTE 1. — Hein ? Mais bien sûr, mon Poupon, voyons ! Réfléchis ! Il y a si peu de temps que je suis là !

BERTRAND. — Oui, ah ! oui, c'est vrai ! Je suis bête !

BRIGITTE 1. — Mais oui !

ROBERT. — Mais non, mais non ! Pas tant que ça !

BERTRAND. — Oh ! vous, l'amant, ça va !

BRIGITTE 1. — Mais lui, c'est mon tonton !

JACQUELINE, à *Bertrand*. — Mais oui ! (*Désignant Robert.*) A propos, vous n'avez pas reconnu son oncle ?

BERTRAND. — Son oncle ?

JACQUELINE. — Eh bien ! oui ! (*Elle désigne Robert et à Robert.*) C'est bien votre nièce ?

ROBERT. — C'est-à-dire que... je n'en suis plus tellement sûr depuis qu'elle est mariée !

JACQUELINE. — Vous devez le savoir puisque vous êtes son oncle !

ROBERT. — Naturellement, je le sais !

JACQUELINE. — Alors, n'ayez pas l'air étonné !

ROBERT. — Mais je ne suis pas étonné du tout !

BERTRAND, à *Brigitte 1*. — C'est ton oncle ?

BRIGITTE 1. — Mais oui, c'est lui !

BERTRAND. — Ton oncle ?

JACQUELINE, à *Bertrand*. — Oui ! Alors, ça vient cet oncle ? Un oncle comme celui-là, ça ne devrait pas s'oublier facilement !

BERTRAND. — C'est que je suis... un peu miro...

BRIGITTE 1. — Enfin, souviens-toi, c'est mon oncle du côté de Pascal !

BERTRAND. — Du côté de Pascal ? Ah ! Si c'est du côté de Pascal, alors là je te reçois cinq sur cinq !

BRIGITTE 1. — Ah !

BERTRAND. — Ah ! oui ? ! ça y est ! Où, est-ce que j'avais la tête, moi ? Du côté de Pascal ! Mais oui ! Maintenant je vous remets cinq sur cinq ! Je vais même vous faire le bisou, puisque vous êtes l'oncle du côté de Pascal !

ROBERT. — Oh ! ce n'est pas la peine !

JACQUELINE. — Mais voyons, un oncle ça s'embrasse !

BERTRAND. — Alors, voilà ! Un gros bisou ! Ah ! oui, là de près je vois bien que c'est vous ! Mais dis donc, on se tutoyait dans le temps ?

ROBERT. — Hein ! Ah ! oui ! Oh ! il y a si longtemps de ça !

JACQUELINE. — Oui, je m'en doute !

BERTRAND. — C'est que vous comprenez, Madame, on n'a pas tellement l'occasion de se voir !

JACQUELINE. — Oui, je comprends très bien !

ROBERT. — Oui ! Aux communions, aux baptêmes...

BERTRAND. — Oui ! La dernière fois, c'était au mariage de Solange !

ROBERT. — De Solange ! Ah ! oui, c'est ça, de Solange !

BERTRAND. — Enfin, on se voit une fois tous les 36, quoi ! C'est que la branche côté Pascal, elle se fait plutôt rare !

JACQUELINE. — L'essentiel, c'est de la reconnaître quand on la retrouve !

BERTRAND. — C'est bien ce que je pense !

ROBERT. — Et ça m'a fait vraiment plaisir de te revoir !

BERTRAND. — Ah ! Pas tant que moi, pas tant que moi ! Tu n'as pas changé tu sais !

ROBERT. — Mais toi non plus !

BERTRAND, à *Jacqueline*. — Bon ! Messieurs-dames, excusez-moi encore du dérangement, parce

que j'ai l'impression que vous étiez prêts à vous coucher !

JACQUELINE. — On ne peut rien vous cacher ! Simplement, on n'avait pas encore décidé qui avec qui !

BERTRAND. — Ah ! Madame, je vois que vous aimez vraiment la plaisanterie.

JACQUELINE. — Je n'aime pas ! J'adore !

BERTRAND. — Bon, alors je vais vous laisser !

BRIGITTE 1. — Mais dites donc, vous avez encore besoin de moi ?

JACQUELINE. — Pour la nuit, sûrement plus !

BRIGITTE 1. — Ah ! bon ! Alors comme une nuit sans lui, c'est toujours dur à passer...

BERTRAND. — Surtout pour elle !

BRIGITTE 1. — Alors, tu peux m'emmener !

BERTRAND. — Bien sûr !

JACQUELINE. — Ah ! eh bien ! c'est une bonne idée, ça !

BRIGITTE 1. — J'en ai pour une seconde ! (*Elle sort 2 cour.*)

BERTRAND. — Oui, parce que vous comprenez, moi il faut que je sois levé à cinq heures pour mes semis...

ROBERT. — Ah ! oui ! Tu es toujours dans tes semis !

BERTRAND. — Hé oui ! Toujours ! Et les semis c'est fragile, il faut bien regarder où on met les pieds pour ne pas les déranger ! Parce qu'elle est capricieuse, la nature, capricieuse ! Et si on la déränge, c'est comme quand on déränge les gens, ça chambarde l'ordre des choses ! Alors, ne m'en veuillez pas si je vous quitte si vite, mais vous comprenez, j'ai mes semis ! Et excusez-moi encore pour ce petit dérangement.

JACQUELINE. — Mais non ! Mais non ! C'était une joie de vous avoir ! (*Elle referme la porte sur lui.*)

JACQUELINE. — Il a raté sa vocation, cet homme-là !

BERNARD. — Tu trouves ?

JACQUELINE. — Oui ! Il aurait dû être horloger !

ROBERT. — Horloger ?

JACQUELINE. — Oui ! C'est un as pour mettre les pendules à l'heure !

ROBERT. — Je trouve qu'il n'est pas mal non plus en jardinier ! Il a le geste auguste du semeur de...

BERNARD. — Oui ! Enfin, comme il a mis les pieds dans nos semis, ça devrait nous porter bonheur !

JACQUELINE. — Ça, sûrement ! (*Brigitte 1 entre de 2 cour, habillée avec son sac mais sans le manteau.*)

BRIGITTE 1. — Voilà ! Comme je suis pressée, inutile de faire vos comptes maintenant !

JACQUELINE. — Mais si, si vous voulez !

BRIGITTE 1. — Mais non, mais non ! Comme Pascal doit passer par ici... envoyez-le-moi donc à l'agence !

JACQUELINE. — Mais oui, mais oui !

BRIGITTE 1, à Robert. — Avec le tout !

ROBERT. — Mais oui, mais oui !

BRIGITTE 1. — Bon ! Eh bien ! alors, messieurs-dames... et encore merci pour la langouste, hein ! Elle était extra ! Comme moi !! (*Elle sort au fond.*)

JACQUELINE. — A propos, j'espère que tu n'as pas cru un mot de ce que je t'ai raconté sur lui et moi... (*Elle désigne Robert.*)

BERNARD. — Mais bien sûr que non, voyons ! J'ai trop confiance en lui !

ROBERT. — Et tu as raison ! On a bien des déceptions dans la vie quand on ne fait confiance à personne !

BERNARD. — Mais un ami comme toi ne pouvait pas me faire ça ! (*A Robert.*) N'est-ce pas ?

ROBERT. — Eh bien ! voyons !

BERNARD. — Simplement, tu l'as aidée à me faire marcher !

ROBERT. — Hein ? Ah ! oui ! ? C'est ça ! voilà !

BERNARD, à Jacqueline. — Mais oui ! J'ai bien senti que tu voulais te venger parce que tu croyais que j'étais l'amant de la femme de ménage !

JACQUELINE. — Je vois que tu as tout compris !  
Simplement, ce que je voudrais que tu m'expliques,  
c'est pourquoi tu as offert un écureuil de palétuviers  
à la femme du jardinier des Poncelet ?...

BERNARD. — Eh bien ! je suis enchanté que tu  
me poses cette question !

JACQUELINE. — J'aime te l'entendre dire ! Alors,  
j'écoute !

BERNARD. — Eh bien ! voilà ! Comme il était un  
peu juste, pas le manteau, lui ! (*Il désigne Robert.*)  
... il m'a demandé de lui faire l'avance ! (*A Robert.*)  
N'est-ce pas ?

ROBERT. — Oui ! Oui !

JACQUELINE. — Vous !

BERNARD, à *Jacqueline*. — Mais je tiens à te dire  
qu'il m'a déjà remboursé !

ROBERT. — Ah ! ça oui ! Ça, je ne peux pas dire  
le contraire !

BERNARD. — Ah ! tu vois !

JACQUELINE. — Alors, c'est vous qui l'avez offert  
à la femme du jardinier des Poncelet ? !

ROBERT. — Ah ! mais non, pas du tout !

JACQUELINE. — Comment, pas du tout ? (*Robert  
est sorti porte 2 cour une fraction de seconde et  
revient avec le manteau.*)

ROBERT. — Regardez !

JACQUELINE, voyant le manteau. — Quoi !

BERNARD. — Oui ! Elle est partie sans lui ! (*Dési-  
gnant Robert.*) Et comme c'est lui qui l'a payé...

JACQUELINE. — Mais alors, à qui est-il ?

ROBERT. — Eh bien ! il est à... (*Il fait un geste  
vers la porte 2 jardin.*)

BERNARD, coupant. — A lui !

JACQUELINE. — A vous ? !

BERNARD. — Mais oui ! Naturellement ! Il va te  
l'essayer ! Tu verras, comme c'est seyant ! (*Il le lui  
enfile.*) Regarde ! Tiens, regarde comme il lui va !

ROBERT. — Oui, n'est-ce pas, il me va bien !

BERNARD. — Ah ! oui ! Mieux, c'est dur !

ROBERT. — Oui, je l'ai vu en vitrine et comme  
il me plaisait, n'est-ce pas, je me suis offert cette  
fantaisie !

JACQUELINE. — Ah ! oui, en effet, c'est une fan-  
tasiaie !

ROBERT. — Je trouve que ça fait très mode !

BERNARD. — Ah ! oui, mieux c'est dur !

ROBERT. — Et ce que j'aime surtout dans l'écu-  
reuil de palétuviers, c'est son moelleux, sa sou-  
plesse ! On peut le mettre dans une valise, ça ne se  
froisse pas ! Et puis non seulement il est flatteur pour  
le teint, mais il a aussi l'avantage d'être du soir et du  
matin ! Je peux le mettre avec un petit tailleur ou  
une robe de cocktail ! Il va avec tout ! Et je peux  
même me mettre tout nu dessous, je ne sens pas  
les différences de température ! Enfin, c'est le rêve,

quoi ! Alors, pour 35 000 F, c'est un cadeau qu'il faut se faire une fois dans sa vie ! D'autant que l'écureuil, c'est un placement de père de famille !

JACQUELINE. — Mais en arrivant, je n'ai pas vu que vous l'aviez, ce manteau !

BERNARD. — Il vient de te dire que ça ne se froisse pas !

ROBERT. — Oui ! Et comme ça ne se froisse pas, je l'avais dans ma valise !

BERNARD. — Voilà ! Et un écureuil, ça peut même être livré dans une caisse !

ROBERT. — Oui mais à ce moment-là, il aurait plutôt tendance à ronger tes économies !

JACQUELINE. — Mais alors, finalement, la femme du jardinier des Poncelet et la femme de ménage étaient une seule et même personne !

ROBERT. — Ah ! ça, il n'y a pas de doute !

JACQUELINE. — Non ! Il n'y a pas de doute ! Mais alors qui est l'autre ? (*Robert et Bernard se regardent.*)

BERNARD. — L'autre ?

JACQUELINE, *désignant la porte 2 jardin.* — Oui ! Celle qui est là !

ROBERT et BERNARD, *se regardant.* — Ah ! Celle qui est là !

JACQUELINE. — Oui, j'ai l'impression que vous l'aviez oubliée !

ROBERT et BERNARD. — Nous ?

JACQUELINE. — Oui !

ROBERT et BERNARD. — Non, non, pas du tout !

BERNARD. — On ne l'a pas oubliée !

JACQUELINE. — Eh bien ! alors, dites-moi !

BERNARD. — Eh bien ! voilà... (*A ce moment-là, Brigitte 2 entre, en pyjama également.*)

BRIGITTE 2. — Excusez-moi de vous déranger, mais comme il faut que je parte, je viens prendre mon manteau !

JACQUELINE. — Votre manteau ?

BERNARD. — Naturellement ! C'est le sien !

JACQUELINE, *à Robert.* — Mais je croyais que c'était le vôtre ?

ROBERT. — Oui ! Oui !... Mais comme il lui plaisait, je m'en suis dépouillé pour son anniversaire ! (*Il l'enfile sur les épaules de Brigitte 2.*)

JACQUELINE. — A quel titre ?

BERNARD. — Eh bien ! C'est sa maîtresse !

JACQUELINE. — Quoi !

BERNARD, *à Robert.* — N'est-ce pas ?

ROBERT. — Oui, oui, oui ! C'est ça !

BRIGITTE 2, *à Jacqueline.* — Ça a l'air de vous étonner !

JACQUELINE. — Moi ? Oh ! non ! Plus rien ne m'étonne ! Simplement, je me demande pourquoi vous êtes venue ici avec lui !

BERNARD. — Et pourquoi est-ce qu'il ne serait pas venu avec elle ?

JACQUELINE. — Oui, en effet ! Pourquoi pas ?

BRIGITTE 2. — Bon ! Alors le temps de m'habiller et on y va !

ROBERT. — Oui, on va y aller !

JACQUELINE. — A cette heure-ci ?

BERNARD. — Oui ! Tu ne vas pas partir maintenant !

JACQUELINE. — Après tout, vous êtes venus pour le week-end !

BERNARD. — Alors, tu gardes ta chambre ! (*Il désigne la porte 1 cour.*)

JACQUELINE, à Brigitte 2. — Et je pense que vous serez très bien dans celle-là ! (*Elle désigne la 2 cour.*)

BERNARD, à Robert. — Alors ?

ROBERT. — Oh !... Bon, alors, si ça vous fait vraiment plaisir...

BERNARD. — Mais oui ! Alors, je crois qu'il ne nous reste plus qu'une bonne bouteille tapée à se frapper !

ROBERT. — Non ! Une bouteille frappée à se taper !

BERNARD. — Oui, eh bien ! Ne te frappe pas ! J'y vais !

BRIGITTE 2. — Mais non, mais non, c'est moi ! Comme vous n'avez plus de femme de ménage...

ROBERT. — Non ! Vous, vous allez ranger votre manteau !

BRIGITTE 2. — C'est un ordre ?

ROBERT. — Absolument ! (*Elle sort 2 cour.*)

ROBERT. — Alors ? Où est-ce qu'elle est cette bouteille ?

BERNARD. — La plus fraîche dans le cellier !

ROBERT. — Il n'y a qu'à le dire ! (*Il sort 3 cour.*)

JACQUELINE. — Tu sais ce que j'aimerais ?

BERNARD. — Non ! Quoi ?

JACQUELINE. — Promets-moi que tu ne l'inviteras plus !

BERNARD. — Mon copain ?

JACQUELINE. — Oui ! Et cette fille ! J'ai l'impression qu'elle pourrait te plaire !

BERNARD. — Mais ils sont ensemble !

JACQUELINE. — Oui ! Mais comme ils n'ont pas l'air très attachés l'un à l'autre !... N'invite plus ton copain !

BERNARD. — Pourquoi ? Tu crois qu'il pourrait te plaire ?

JACQUELINE. — On ne sait jamais !

BERNARD. — Bon ! Alors, c'est promis ! On ne les verra plus ! (*Ils s'embrassent au moment où Robert entre de 3 cour en même temps que Brigitte 2 de 2 cour. Il tient un magnum de champagne à la main.*)

ROBERT. — Eh bien ! Mes enfants, je vais vous dire... des soirées comme ça, où il y a tout, la boisson, la bouffe super et la... (*coup d'œil à Brigitte 2...*) oui, enfin, bref, extra... des week-ends comme celui-là, vous n'avez pas besoin de téléphoner pour confirmer... on reviendra la semaine prochaine !

ET LE RIDEAU DESCEND  
SUR LE DEUXIÈME ACTE

Composition, impression, façonnage par

IMPRIMERIE  
FRANCE QUERCY  
CAHORS

N° d'impression : 12493  
Dépôt légal : février 1993